

LE TEMPS

Art Mercredi 10 octobre 2012

Enchères et en os

Par Marie Ottavi Paris

Tatoué par l'artiste Wim Delvoye, Tim Steiner, au dos œuvre d'art, a été vendu en 2008. Il se rêve en guide de lui-même

A chaque vernissage, il se dénude jusqu'à la taille. Puis il s'assoit sur un socle, dos au public, en attendant un visiteur qu'il ne verra jamais et qu'il ne veut pas entendre. Se protéger des remarques assassines et des blagues cruelles grâce à un bon vieux lecteur MP3 fait partie du rituel. Tim Steiner, régulièrement exposé dans des galeries et des musées, n'a jamais craqué publiquement. Mais à l'intérieur, dit-il, «c'est la tempête», tendance ouragan.

Il y a six ans, Wim Delvoye, savant fou belge, amateur de coups du siècle, l'a tatoué. Il a fait de son dos une œuvre d'art en le signant au-dessus de la fesse droite. Aucun intérêt a priori. Sa vente, elle, a fait grand bruit: 150 000 euros partagés en parts égales entre la galerie, l'artiste et le porteur. Le titre que Delvoye lui donne laisse croire que l'homme est l'œuvre: Tim, 2006.

Tim Steiner, Suisse de 36 ans au crâne rasé de M. Propre, vit depuis six ans dans un monde d'oisiveté surréaliste. Il partage son temps entre Zurich où il est baby-sitter occasionnel et les beaux quartiers de Londres où travaille sa fiancée, employée de la prestigieuse galerie Haunch of Venison.

La première fois qu'ils se rencontrent, Wim Delvoye montre à Tim Steiner une peau de cochon tatouée qui servira de modèle. L'artiste veut un dessin qui ne représente rien pour Steiner, à l'opposé de la démarche du tatoué lambda. Il tatoue une madone surmontée d'une tête de mort à la mexicaine, des chauves-souris, des hirondelles, un parterre de roses rouges et bleues. Les deux hommes font de légères modifications dont l'abandon heureux d'un dessin de singe ouvrant les fesses. «Pile dans la nuque! ricane Tim. J'ai refusé.» En 2008, une galerie zurichoise finit par vendre la pièce à un jeune collectionneur de Hambourg pour 150 000 euros. Allemand comme Ilse Koch, femme de nazi qui collectionnait les peaux tatouées prélevées sur des prisonniers juifs. «Les gens ont fait le lien. C'était inévitable, remarque Delvoye. Mais nous n'avions rien prévu.»

Exhibitionniste assumé, avec une forte tendance à la soumission, Steiner dit parfois: «Je suis un Wim Delvoye.» Stéphanie, sa compagne, lui rappelle qu'il n'en est que le porteur. Il admet ployer souvent sous le poids de ce tatouage qui le domine. Mais aussi et avant tout face à Wim, dont la personnalité le dépasse. «Un génie, selon lui. Je l'aime et je le déteste.» Le porteur d'œuvre a des états d'âme et des regrets. «En six ans, je n'ai vu Wim en tête à tête que trente minutes.» Il aimerait que l'artiste soit plus présent dans sa vie, «qu'il me dise: «Je suis fier de toi. Tu fais du bon boulot.» Mais Delvoye, qui n'a pas encore goûté aux joies de la paternité, ne prend pas de gants: «Nous avons créé des liens d'amitié mais j'ai dû lui expliquer qu'il était une œuvre de 2006 et qu'on était en 2012. Je ne peux pas m'occuper de lui comme avant. Je suis dans une autre période de mon travail.» Cynisme fait art. Wim Delvoye est un hyperactif très occupé. Le maître craint que sa créature se sente utilisée, manipulée.

«On ne s'intéresse pas à moi et c'est absolument normal, rassure Steiner. Je le savais dès le départ. Je ne suis pas un artiste, je suis le gars avec le tatouage. Mais je suis dans ce monde maintenant.»

Projeté dans un univers qui l'a mené jusqu'au Louvre en mai, Steiner était pompiste «avant». La plus belle époque de sa vie, assure-t-il. Contemplatif, fumeur de joints, il a passé quinze ans à faire le plein des réservoirs de riches Zurichois et à laver les vitres de leurs voitures. Heureux comme un roi. Il aimait ces trois minutes «où tout pouvait se passer» avec chaque client.

Son enfance fut plus que confortable avec un père homme d'affaires et une mère au foyer. Adolescence chaotique qui s'achève par deux années dans l'armée suisse. L'ordre et la discipline le structurent, lui, le masochiste.

Sa vente n'aurait pu avoir lieu en France. La transaction s'est faite en Suisse, dans le cadre de la loi sur la prostitution, autorisée chez les Helvètes. Tim peut être exposé plusieurs fois par an. Mais personne ne peut le contraindre à faire quoi que ce soit qu'il refuserait. A sa mort, il sera dépecé, tanné et encadré. Sa famille a dû donner son accord. Lui dit de ne pas être attaché à ce qui lui arrivera après sa mort.

En 2008, Delvoye voulait faire de son œuvre une critique du marché. Dans les allées des foires, les critiques se sont élevées au nom de la dignité humaine bafouée. «Est-ce qu'on peut tout faire au nom de l'art? interroge l'artiste gantois. On peut spéculer sur lui, le vendre, le revendre. Même la façon dont il mourra est enjeu de spéculation! S'il meurt d'un cancer de l'estomac, ce n'est pas grave. S'il meurt seul dans une maison, c'est plus embêtant. Ça joue sur le prix car le dessin sera abîmé. Mais évidemment on ne veut pas qu'il lui arrive quoi que ce soit car on l'aime beaucoup.»

Tim Steiner est en parfaite santé et veut passer à la vitesse supérieure. Sa vie a changé en novembre 2011, à son arrivée en Tasmanie. Là, aux confins du monde, il pose pour la première fois sur une longue durée, quatre mois. Il passe des heures chaque jour assis sur son socle. «Le soir, chez moi, je m'effondrais. Je me disais «tu es un singe!» Mais j'ai réalisé que j'étais très bon pour rester assis sur un socle.»

C'est Kubark, le manuel de torture psychologique de la CIA, qui vient à l'esprit: le prisonnier obligé de rester assis dans la même position, tant qu'il n'aura pas parlé, la douleur auto-infligée qui résulte d'une telle position, et de la détermination morale à se taire, le sentiment de supériorité que la victime en retire tout d'abord et, enfin, l'effondrement du sujet pris dans son propre conflit intérieur. Les intentions du musée tasmanien se veulent plus douces. Il propose à Tim de jouer les guides. Il accepte. C'est la révélation. Showman, il adore le contact avec le public. «Il faisait pleurer les visiteurs», se souvient Olivier Varenne, curateur et acheteur pour David Walsh, collectionneur iconoclaste, fondateur de ce musée. David Walsh qui a déjà en sa possession la vie filmée en live, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, de Christian Boltanski, veut racheter Tim. «On aimerait beaucoup mais prendre le contrôle de sa vie, cette responsabilité, c'est effrayant», admet Varenne.

Tim Steiner rêve de faire pleurer les foules en Tasmanie. Wim Delvoye préfère qu'une vente aux enchères ait lieu. «Wim aimerait que le monde entier puisse acheter Tim», constate Varenne. Le Belge veut les gros titres, mettre un homme aux enchères pour aller plus loin dans la polémique et titiller le marché. Tim Steiner s'impatiente. Il veut organiser des rencontres avec «son» public, se voit déjà raconter sa vie, celle de Wim, leur cause commune. Il dit ne pas vouloir répéter les six années qui viennent de s'écouler. «Soit je plonge à fond dans cette vie, soit j'arrête tout», prévient le Tim de 2012. Le dominé a un pouvoir. Celui de dire: «Terminé la mascarade, je ne finirai pas poussière sur

une étagère.»

LE TEMPS © 2012 **Le Temps SA**